



Fin du timbre rouge, fracture sociale et numérique...

Valentin Ollier > P. 4

La finesse du XVIII^e siècle

Depuis la fin du XVI^e siècle, les toiles en coton peintes ou teintées provenant de l'Inde rencontrent un énorme succès en Europe et plus particulièrement en France. Gözde Pamuk > P. 7



Quand l'Alsace s'invite à Istanbul

L'Alsace, la dernière-née des frégates de premier rang de la Marine nationale, a jeté l'ancre au port d'Istanbul le 10 janvier dernier. Cette escale met en exergue la coopération franco-turque sur le plan militaire. Emma Calvet > P. 5



Aujourd'hui la Turquie

215 F. 6 €
N° ISSN : 1305-6476



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

La diaspora turque dans le Paris des années 1950-1960, sous l'œil de Fahri Petek

Valentin Ollier > P. 8



27 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 215, Février 2023



Dr. Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Şebnem Soral Tamer : « Il y a des livres à chaque moment important de ma vie »

Passionnée de livres dès son enfance, Şebnem Soral Tamer consacre depuis treize ans sa carrière aux livres et aux écrivains. Elle a récemment publié son premier recueil de nouvelles intitulé Gece Denizi, « La mer nocturne », phénomène naturel qui se joue avec notre perception de la réalité : ce qui est terre le jour se transforme en mer la nuit.

Pour l'écrivaine, « La mer nocturne » va à la rencontre des « monstres » dont vous pensiez qu'ils ne pouvaient trouver place dans la réalité. Un endroit magnifique, une allégorie ostentatoire pour son héroïne, Servi, qui les vit et les raconte. Rencontre avec une femme et auteure enthousiaste.



Qui est Şebnem Soral Tamer ? Pouvez-vous nous la présenter ?

Je suis née à Istanbul en 1983, et d'aussi longtemps que je me souviens, j'aime lire : des livres, mais aussi des encyclopédies et des dictionnaires. Chez nous, le véritable rat de bibliothèque était ma mère, avec mon frère. Depuis notre enfance, on la voyait lire à chaque moment de temps libre, et cela a profondément influencé nos vies à tous les deux.

> P. 3

Vers un futur que notre planète mérite...



À la Une de ce numéro, nous avons voulu partager avec vous le message de nouvel an de M. Mehmet Erbak. Ainsi, en tant qu'Aujourd'hui la Turquie, nous avons voulu rejoindre et soutenir la démarche de M. Erbak contre le réchauffement climatique qui pourrait entraîner la disparition des certaines espèces animales comme l'ours polaire.

Avec l'espoir que la vie propre à l'ours polaire, que vous voyez sur la photo ci-dessous prise par M. Mehmet Erbak à l'extrême nord du globe, se poursuivra pendant des centaines de milliers d'années encore dans son propre habitat : le cercle polaire, là où la glace est épaisse et l'air glacial...

« Chers amis, Cette année, j'ai voulu partager avec vous une photo prise à la 84° latitude, à 2000 km au nord du cercle arctique et 670 km au sud du pôle Nord. J'étais derrière le déclencheur, et c'était le 28 août 2022.

Le changement climatique provoque la fonte des calottes glaciaires et, en conséquence, une transformation irréversible de notre planète. Alors que les ouragans, les incendies de forêt, les inondations et d'autres événements météorologiques extrêmes deviennent de plus en plus fréquents, l'élévation des niveaux des eaux de la mer est inéluctablement prévue dans de nombreuses régions.

Affectée par ces réalités et éventualités, la faune de notre planète est aussi sous une menace

constante. Tout au Nord de notre maison unique, les ours polaires sont l'une de ces espèces les plus touchées. Une théorie sur l'avenir des ours polaires projette une migration vers la Sibérie, une adaptation forcée dans ce nouvel environnement et malheureusement, l'extinction de cette espèce mythique dans un délai de 30 à 50 ans.

J'espère qu'en 2023, nous continuerons à prendre pleine conscience de ces faits, à faire de notre mieux pour notre environnement, et que nous témoignerons de la croissance de la mobilisation mondiale afin d'avancer vers un futur que notre planète mérite.

Je souhaite que 2023 apporte paix, santé et abondance à notre Monde et à l'Humanité.

* Mehmet H. Erbak



Qui sommes-nous ?

Le temps passe à une vitesse vertigineuse. Peu de choses pourtant séparaient notre enfance de celle de nos parents. Alors qu'on en avait une impression tout à fait inverse. Quand j'étais petit, nous avions un petit cahier bleu marine à côté du téléphone fixe dans le salon. Il fallait, d'abord, chercher le nom, puis le numéro de notre interlocuteur.

Ali Türek > P. 7

Retour sur...

Les Chefs de Saint-Joseph V, Eren Paykal, p. 6

Le chef Laurent Capdeville...
Valentin Ollier, p. 8

2000 \$ - Burger, frites et Coca !.. Meliha Serbes, p. 10

Nikon ZFC : le retour vers le futur du boîtier nostalgique



Daniel Latif > P. 9

Yayoi Kusama et Louis Vuitton





Dr. Olivier Buirette

1923-2023. La Turquie moderne aura donc 100 ans dans quelques mois. C'est paradoxalement de l'issue de la guerre de 14/18, « la Grande Guerre » comme on disait à l'époque, alors que le démantèlement de l'Empire Ottoman comme celui des autres empires centraux était à l'ordre du jour, que devait surgir de ces recompositions territoriales la République de Turquie que nous connaissons toujours un siècle plus tard.

Si le Traité de Sèvres signé le 10 août 1920 mettait un terme à l'Empire Ottoman né avec la prise de Constantinople en 1453 - soit 467 ans d'histoire, presque un demi-millénaire -, celui de Lausanne signé trois ans plus tard consacrait une nouvelle entité : la République de Turquie.

C'est au palais de Rumine, à Lausanne, que le texte fut adopté le 24 juillet 1923. Le Traité de Sèvres n'allait pas être appliqué, certes, mais le démantèlement de l'Empire était dans les faits, et cela devait être finalement une victoire du fondateur de la République de Turquie de ne pas avoir en quelque sorte à devenir un État successeur de l'Empire Ottoman. Ce qui ne fut pas le cas, comme on le sait, de la République de Weimar,

24 juillet 1923 : il y a 100 ans, le Traité de Lausanne

État successeur vaincu du second Reich allemand, ou encore de l'Autriche et la Hongrie, successeurs de l'Empire habsbourgeois Austro-Hongrois dissous.

Le Traité de Sèvres avait été accepté par le dernier Sultan Mehmed VI, mais ne fut ratifié que par la Grèce. Le démantèlement de l'Empire était entériné, cependant il fallait un Traité consacrant le nouvel État en formation ; et dès l'automne 1920, le Président du Conseil français, Georges Leygues, devait déclarer que la France ne ratifierait pas de traité défavorable au nouvel État turc. Nous avons donc bien l'idée de la conception d'un nouveau traité pour le nouvel État en gestation qui prendrait la suite de l'Empire Ottoman.



On pouvait sans conteste voir là une garantie de stabilité, le Traité de Lausanne comportant notamment les clauses suivantes :

- En premier lieu, la reconnaissance de la légitimité du nouveau régime installé par Mustapha Kemal à Ankara, et la reconnaissance de sa souveraineté sur l'ensemble de l'Anatolie et de la Thrace occidentale.

- En échange de la légitimité du nouvel État, Ankara devait entériner les pertes territoriales de l'ancien Empire : Chypre (perdue de fait en 1878) le Dodécanèse (en 1911), la Syrie, la Palestine, la Jordanie, l'Irak et l'Arabie (en 1918).

- En conséquence, d'autres clauses portaient sur un certain nombre d'échanges de populations visant à rendre plus homogènes les nouvelles frontières de la Turquie moderne.

- La zone démilitarisée autour des détroits des Dardanelles et du Bosphore telle que convenue à Sèvres était maintenue : les Détroits restant ouverts, sans restriction ni contrôle turc, au passage aérien et à la navigation maritime internationale. En échange donc de l'internationalisation des Détroits, le contrôle des Alliés sur les finances et les forces armées turques était aboli.

Enfin, la question des éventuelles autonomes kurdes et arméniennes prévues dans le Traité de Sèvres était mise de côté, ce qui, comme on le sait, a encore des conséquences de nos jours.

Une nouvelle carte du Proche Orient était ainsi officialisée. On sait aujourd'hui qu'elle était la résultante d'une entente préalable entre les Alliés dans le cadre des accords Sykes-Picot de 1916.

On retiendra donc que les Occidentaux ont souhaité témoigner d'une confiance de base dans la naissance du nouvel État turc, laissant à un Traité de Sèvres certes mort-né le « dépeçage » du vieil Empire ottoman, mais dont le Traité de Lausanne reconnaissait la dissolution en échange de la naissance de la Turquie de Mustapha Kemal.

Il n'en demeure pas moins qu'il est coutume de dire que l'instabilité du Proche Orient actuel aura été due au fait que les Occidentaux ont, avec ces deux derniers Traités, touché à d'anciens équilibres dont les conséquences sont toujours bien tangibles.

Un siècle après sa naissance, la Turquie actuelle aura sans doute tout son rôle à jouer dans la stabilisation de l'ancien espace régional de l'Empire disparu.

* Pierre de Gaulle

Pierre de Gaulle, peut-on séparer la France de la Russie ?

Le 26 décembre dernier, au lendemain de Noël, Irina Dubois accorde un long entretien à Pierre de Gaulle, petit-fils du Général, pour le compte de l'Association Dialogue Franco-Russe, coprésidée par l'ancien député d'extrême-droite Thierry Mariani. Par sa venue, Pierre de Gaulle souhaitait plaider la lutte contre la séparation diplomatique entre la France et la Russie.

Les accords de Minsk comme révélateur de la provocation occidentale

D'emblée, Pierre de Gaulle revient sur les accords de Minsk. Il indique que ceux-ci n'ont pas été respectés par Angela Merkel et l'Allemagne qui se portait pourtant garante, avec la France, de la sécurité et l'épanouissement des populations russophones dans le Donbass. En provoquant de cette manière, Mme Merkel aurait donc employé tous les moyens nécessaires pour que l'OTAN arme le Donbass, et ainsi permettre le déclenchement de cette guerre.

D'autant plus que l'Europe serait victime d'une sorte de jeu de dupes de la part des États-Unis et de l'OTAN. Ces derniers veilleraient à ce qu'Europe et Russie soient en conflit, par crainte qu'un bloc trop puissant fasse vaciller leur pouvoir mondial. Suite à une perte d'influence après la guerre du Vietnam, « les Américains ont toujours tenté par la ruse et la force » de conserver leur position intacte. Mais, souligne Pierre de Gaulle, l'Union européenne n'est pas en reste dans la « malhonnêteté intellectuelle »...

Le petit-fils précise : il ne critique pas les Ukrainiens, mais le régime. Régime selon lui mis en place en 2014 par les États-Unis qui auraient fomenté un coup d'État de l'intérieur. La vraie dictature se trouverait en Ukraine même, au mépris des

Ukrainiens. Ici, rappelons quand même que le groupe Wagner commet toujours des exactions et des crimes de guerre sur le territoire bleu et jaune. Et que – aux dernières nouvelles et sauf preuve du contraire – cela ne se fait pas avec l'appui de Volodymyr Zelensky.

La défense de la patrie comme seule volonté de la Russie

Pierre de Gaulle explique ensuite que selon une déclaration d'un conseiller du président ukrainien, la guerre était voulue depuis déjà quelques années par le gouvernement, étant alors assuré que

l'UE et les EU se donneraient les moyens de l'aider dans cette perspective.

Et de Gaulle ajoute : « On ne peut pas punir et spoiler un peuple pour des raisons de crise. C'est contraire aux libertés fondamentales, et c'est une très grande injustice. Nulle autre nation depuis les persécutions juives pendant la 2^e guerre mondiale n'a subi autant de spoliation que le peuple russe actuellement ». Un avis tranché, problématique, et que certains pourraient qualifier d'insultant.

Le devoir de la France dans le maintien de la stabilité du monde



En évoquant enfin un « équilibre que mon grand-père s'est toujours efforcé de préserver », Pierre de Gaulle continue de s'opposer aux sanctions de l'UE et de la France envers la Russie. Mais cette fois, dans une perspective plus historique et diplomatique. Des valeurs essentielles lieraient la France et la Russie : la famille, la tradition, la religion. Celles-ci, dit-il, ne sont aujourd'hui plus défendues par l'État français et l'UE. Alors, poursuit-il, renforcer l'amitié franco-russe, ce serait aussi se réincarner dans ces valeurs primordiales pour ces nations.

L'héritage du général de Gaulle, selon Pierre de Gaulle, est ainsi une certaine idée de la France, proche de ce que défend la Russie. Pierre déclare ne pas connaître d'héritier politique à son grand-père, mais dit qu'il aimerait en voir un qui prendrait la forme d'un leader charismatique qui se donnerait les moyens de sa politique. Alors que les célébrations de Noël battaient leur plein, Pierre de Gaulle conclut l'entretien en souhaitant l'apaisement et la transparence de la part des dirigeants occidentaux.

* Simruğ Bahadır

Şebnem Soral Tamer : « Il y a des livres à chaque moment important de ma vie »

(Suite de la page 1)

C'est ainsi que j'ai bâti ma carrière sur cet engagement, et j'en suis très heureuse. Je peux dire que j'ai connu mes amis les plus proches, pris confiance en moi, grâce aux livres. Quand je regarde en arrière et que je pense à ce que j'ai vécu, je constate qu'il y a des livres à chaque moment important pour moi, c'est fascinant...

Vous avez fait des études de communication, mais pourquoi et comment êtes-vous passée dans le monde du livre ?

En entrant à la faculté de communication, je voulais devenir reporter de télévision ; mon rêve était de préparer et présenter les actualités culturelles et artistiques - ce que j'ai réalisé. Par la suite, j'ai rejoint une agence de communication presse, et la première maison d'édition que j'ai représentée a été Can Yayınları. Environ un an plus tard, la rédactrice en chef Zeynep Çağlayan m'a proposé de travailler directement avec eux, et j'ai accepté avec joie. J'ai alors mis fin à mon aventure de courte durée en agence de presse, et j'ai ressenti une grande fierté de travailler dans une maison d'édition. Ainsi, je travaille pour les livres depuis environ treize ans. Cependant, depuis sept ans, je travaille comme éditrice, pas comme attachée de presse.

Alors que vous travailliez sur des livres, vous venez de publier votre premier roman. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire ce roman ?

Depuis longtemps, je suis éditrice de traductions de textes turc-anglais. C'est une grande chance pour moi, car j'ai l'opportunité de mieux connaître les auteurs de presque tous les coins du monde et d'examiner leurs oeuvres en profondeur. L'envie, la démarche d'écriture sont, je pense, une des conséquences normales de mon travail. J'y ai longtemps résisté ; cependant, j'ai toujours fait l'objet d'encouragements en ce sens : « Vous devriez écrire. » Je me disais alors : « Laissons l'un de nous rester juste en tant que lecteur. » Puis un soir, je me suis assise devant l'ordinateur, j'ai ouvert la page blanche et j'ai commencé à écrire. Parce que je crois que j'ai enfin compris ceci : « Si tu as une idée, si tu veux écrire et si tu peux écrire, alors tu écris, c'est tout. »

Votre roman commence par ce questionnement d'une personne qui pense devoir écrire un livre pour ne pas se faire oublier et marquer l'histoire. Avez-vous pensé la même chose ?

Le narrateur du roman, Servi, veut inscrire sa malchance et révéler un secret qu'elle juge important... Elle n'en parle pas beaucoup et n'en parlera pas dans la suite. En fait, c'est le problème d'une femme qui a perdu le peu de choses qui lui restait et qu'elle ne voulait pas perdre. Je pense qu'il faut avoir peur ou se méfier de ces personnes, car lorsqu'elles n'ont rien à perdre, elles diront tout sans pudeur. Comme j'aime lire ou regarder des choses créées dans ce style, j'ai essayé d'imaginer une telle personne, de penser et d'écrire comme elle. C'est un fantasme de remonter le temps. Je l'ima-

ginais comme une femme qui, ayant tout perdu, n'a plus rien à perdre. Je voulais qu'elle puisse dire tout ce qui lui passe par la tête, que ce soit drôle ou triste, sans craindre la honte ni l'exclusion. Que ferait une telle femme si elle allait établir le bilan de sa vie ? J'ai cherché la réponse à cette question dans mon livre. **Votre roman consiste en une série de nouvelles. Et au début de chaque histoire, il y a des informations historiques, mythologiques ou encore des croyances populaires. Pourquoi intercalez-vous ces informations dans le récit de votre personnage ?**

Depuis plusieurs saisons, je participe à un atelier en ligne intitulé *Correct Readings*. Nous nous y intéressons notamment aux écrivains et à leurs routines quotidiennes. Parmi ces histoires, celle qui m'a le plus marquée est celle de Yaşar Kemal. Dans sa jeunesse, il voyageait de village en village, remplissant ses poches de crayons et de cahiers jaunes, et demandait aux femmes qu'il rencontrait de lui raconter une histoire. Et il prenait note sans s'arrêter : des contes, des mythes, voire des élégies, des chansons folkloriques et des dictons locaux... Il s'agit là d'un corpus inestimable de littérature orale. Comme Yaşar Kemal, d'autres grands noms de la littérature turque en étaient conscients. Leurs notes se sont transformées en livres, et leurs oeuvres remplissent mes étagères. J'essaie à mon tour d'écrire en m'appuyant sur cet effort. En clair, la démarche de Yaşar Kemal m'a sans doute encouragée à écrire ce livre.

Je pense que, comme la plupart des écritures, les mythes ou les paraboles de la littérature orale nous ont été légués par des personnes très intelligentes. Il fallait un sacré talent pour ainsi trouver, dans ces pages créées il y a des milliers d'années, des mots qui marqueraient votre esprit à vie... C'est avec l'âge que je me rends compte de cela. Il n'était plus possible pour moi de les ignorer, ces mots... J'ai alors compris que je pouvais rattacher l'histoire du déluge de Noé, il y a des milliers d'années, à l'histoire du barrage construit à Halfeti. Tante Dicle, dans mon roman, pense que cela peut arriver, et je me dis : pourquoi pas ? C'est possible en effet, nous pouvons interpréter la réalité différemment. Ainsi, nous pouvons transformer certaines expériences douloureuses en récits de contes de fées et les rendre plus supportables - ou du moins, nous pouvons essayer.

Et l'année dernière, un autre déclic s'est produit pour moi. Nous avons publié la biographie fictive de Jim Carrey. Sur la couverture de cette biographie fictive se trouvait une citation magnifique : « Rien dans ce livre n'est réel, mais tout est vrai. » À la lecture de cette citation, quelque chose a frappé mon esprit, et j'ai compris que même si je n'en avais pas eu conscience jusqu'alors, je pouvais faire une telle chose.

Comment avez-vous construit votre roman ? Et en combien de temps l'avez-vous écrit ?

Je n'avais pas de projet de fiction... J'ai vu, j'ai lu, puis j'ai décidé d'écrire quelque chose sur tout cela ; mais en écrivant, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas écrire ce que j'avais prévu. C'était tellement imprévu... Je suis normalement une personne disciplinée. J'avais l'habitude de rivaliser avec les minutes en travaillant dans la presse, et dans l'édition, je suis toujours dans la même situation. En réaction, sans doute, j'ai écrit ce roman sans aucun plan. Mon seul plan au départ était de rechercher et d'utiliser des récits mythologiques ou locaux qui provenaient principalement de nos terres. Je les étudie depuis long-

temps et je me suis rendu compte que ce que nous appelons « mythologie » nous apparaît comme quelque chose qui ne peut qu'être importé. Les gens sont très surpris quand vous leur dites : « L'histoire de Narcisse est née sur nos terres égéennes », par exemple. J'avais

décidé de collecter ces histoires en prenant aussi des récits préislamiques, et de transposer côte à côte les histoires que je voulais raconter et ces récits. À part ça, rien n'était prévu, je ne savais même pas si le livre serait publié ou pas... Mais tout s'est passé en quatre mois.

Que pouvez-vous nous dire de la fin du roman ?

À la fin du roman, Servi déclare : « J'ai vu et vécu presque tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent à la lumière du jour. Les pages du nouveau cahier seront remplies de ce qui est visible la nuit ». Ces mots résumaient en fait tout le problème du personnage. Elle nous dit que la plupart des événements qu'elle a décrits jusqu'à présent s'étaient produits à la lumière du jour, en tenant compte qu'il pouvait y avoir des incroyables. J'espérais que nous ne trouverions pas étrange qu'elle veuille raconter les histoires extraordinaires qu'elle voyait la nuit, car c'était évidemment une femme soucieuse de ce qu'on la croie. Or cette phrase, que j'ai écrite alors

Je désire continuer à travailler sur de nouveaux livres, car l'écriture est un bonheur auquel il est très difficile de renoncer.



que je terminais le livre, a donné l'impression aux lecteurs qu'il y aurait une suite. En fait, je n'avais pas une telle intention, mais on m'en a tellement posé la question que j'ai alors pensé que le récit devait continuer. Le prochain livre sera donc composé des carnets de nuit de Mme Servi. C'est ainsi que je lui dirai au revoir.

Que ressentez-vous lorsque vous regardez votre livre ?

Pendant longtemps, je l'ai regardé comme si c'était le livre d'un autre auteur, pas le mien. Ce n'est que des mois plus tard que j'ai pleinement compris que je l'avais écrit. Je ne savais pas que j'en serais aussi heureuse. Et depuis lors, j'ai commencé à travailler sur mon prochain livre. Je veux exceller dans ce domaine, travailler sans relâche et travailler dur pour cela. Je veux grandir à mon rythme et continuer à raconter des histoires sans décevoir ni tromper Ömer Yenici et Aslı Tunç, qui ont cru en moi dès le début et ont lu le livre sans même savoir que je l'avais écrit. Je désire continuer à travailler sur de nouveaux livres, car l'écriture est un bonheur auquel il est très difficile de renoncer.

* Dr. Mireille Sadège



Fin du timbre rouge, fracture sociale et numérique...

En juillet dernier, La Poste annonçait la fin du fameux timbre rouge pour le 1er janvier 2023. Ce procédé permettait jusqu'alors d'affranchir une lettre pour une distribution prioritaire dès le lendemain. Une décision aujourd'hui effective et qui ne manque pas d'alimenter encore un peu plus les débats sur la constante dégradation des services publics.

Une nouveauté sous le signe de l'absurde

Mais La Poste n'est pas à court d'idées pour travestir cette suppression en innovation : le timbre rouge laisse sa place à la e-lettre rouge. En clair : au lieu d'envoyer une lettre, les utilisateurs n'auront qu'à utiliser internet pour envoyer leur courrier dématérialisé, imprimé puis délivré sous pli aux destinataires. À la lecture même de ce nouveau fonctionnement, le processus pose déjà problème : pourquoi ne pas directement envoyer un mail, si l'on doit de toute façon passer par son ordinateur ?

Ainsi, sous de faux arguments, La Poste pousse elle-même à l'aggravation de la fracture sociale et numérique. En termes économiques, la e-lettre coûte 1.49€ contre à l'époque 1.43€ pour le défunt timbre rouge. Donc pour un service que l'institution publique déclare équivalent, le prix augmente. Et c'est sans compter sur la dégradation du timbre vert lui-même : ne changeant pourtant pas de prix, celui-ci sera tout de même délivré en trois jours ouvrés au lieu de deux. « Avec La Poste, on a le choix : payer au même tarif un service déprécié, ou payer plus cher pour le même service », soulignent certains.

Ainsi, sans considération du contribuable en général, qui pourtant maintient ce service à flot, la e-lettre rouge ne tient, de même, aucunement compte des personnes touchées par la fracture numérique, que ce soient les habitants en zone blanche, les personnes à mobilité réduite ou même les personnes âgées.

Une nécessité écologique selon La Poste

Mais pour Philippe Dorge, un des grands noms du groupe, cette évolution vise à « conforter l'avenir du courrier » et « pérenniser le service universel postal ». Face à une crise climatique et des timbres rouges qui étaient de moins en moins utilisés, la responsabilité écologique prévaut, dit-il. Seulement, bon nombre d'employés de La Poste se mobilisent aussi contre cet argument : c'est la direction de La Poste qui elle-même avait voulu privilégier le transport routier qui est aujourd'hui mis en cause. Dix ans avant, deux lignes de TGV circulaient et polluaient beaucoup moins. Ainsi l'écologie ne serait, comme dans beaucoup de décisions politiques récentes, qu'un prétexte : un moyen de faire passer la pilule, alors même que de vraies décisions en faveur du climat pourraient être prises sans pénaliser et rendre la vie difficile aux usagers du ser-



vice public postal. Comme le disent les syndicats : « La question des émissions de CO² se posait déjà il y a dix ans, et pourtant on a fait le choix des camions. »

Un démantèlement organisé selon une logique néo-libérale

La vérité est bien plus rude, et logique : commençant à avoir des difficultés sans pour autant être en crise, La Poste préfère dématérialiser et commencer à démanteler son service en le rendant plus cher et moins accessible. Comme pour beaucoup de services publics en France aujourd'hui, la logique néo-libérale est de mise. Les évolutions et les défaillances qui l'accompagnent sont presque forcées par la nécessité de s'adapter à des décisions politiques qui ne privilégient pas le contribuable.

En résumé, depuis 2023, La Poste est plus chère, plus difficile à utiliser, et moins accessible. Le service oublié même qui sont ses principaux usagers : car si la préférence envers le dématérialisé est réelle au sein de la population, ce sont bel et bien les personnes subissant la fracture numérique qui continuent à avoir besoin du courrier postal. Avec la e-lettre rouge, ces dernières n'en deviennent qu'encre plus victimes.

* Valentin Ollier



Les mystérieuses rémunérations des dirigeants du CAC 40 en 2021

Les différentes crises traversées par la France ces dernières années devraient logiquement laisser à penser que la vie en devient difficile pour l'entièreté de la population. Toute ? Non ! Une infime minorité de celle-ci résiste encore et toujours à ce qu'ont pu subir les actifs ces derniers temps : les dirigeants du CAC 40.

Le rebond post-crise sanitaire en justification

Quand je dis « résister », cela relève bien évidemment de l'ironie. Car on peut l'affirmer, ces actionnaires causent la crise et aggravent la fracture sociale. Selon un rapport publié en novembre dernier par le cabinet Proxinvest, la rémunération totale moyenne des patrons de l'indice CAC 40 a augmenté de 52% en 2021, atteignant alors un montant 100 fois supérieur à la rémunération totale moyenne des salariés pour cette même année : 7.9 millions

d'euros, soit la moyenne la plus haute de ces 15 dernières années en France.

Toujours selon le cabinet, un « rebond post-crise sanitaire » serait lié à cette radicale augmentation. Il convient cependant de souligner que ce rebond n'est pas seul en cause : une forte augmentation de la rémunération a bien été opérée, il ne s'agit pas là de conséquences heureuses de la perception d'un chiffre d'affaires en forte augmentation.

Stellantis, Dassault et Teleperformance se disputent la première place

Deux autres chiffres intéressants ont aussi pu être publiés. Ainsi, le record de rémunération est détenu par Carlos Tavares, patron du groupe Stellantis, avec 66.7 millions d'euros au compteur - première fois aussi en 15 ans qu'une rémunération totale est supérieure à 50 millions d'euros. Le non-respect du plafond socialement acceptable - de 5.12 millions, et qui s'aggravait déjà assez

comme cela - se fait encore, quant à lui, plus ressentir. Idem pour d'autres entreprises comme Total, Sanofi ou Axa, où les dividendes se portent très bien.

Revenons sur le cas de M. Tavares. L'entreprise réfute les données du cabinet Proxinvest et place la rémunération à « seulement » 19.15 millions d'euros. Mais c'est sans compter la pluralité des formes de perception : rémunération fixe, bonus annuel, jetons, avantages en nature, etc. Formes que prend en compte le cabinet. Par ailleurs, le podium de l'année 2021 est particulièrement révélateur : en deuxième et troisième position se trouvent respectivement les PDG de Dassault Systèmes (Bernard Charlès, 44.1 millions d'euros) et de Teleperformance (Daniel Julien, 19.6 millions d'euros).



Un tout aussi mystérieux rapport à la fiscalité française

Nous verrons en fin 2023 ce qu'il adviendra de l'année 2022. Ce sera sans doute pire, au vu de l'importance récente qu'a prise le débat sur les superprofits dans la société civile. Dans une très récente enquête de l'Obs, on apprend que TotalEnergies, par exemple, ne paie que 0.1% d'impôts sur les sociétés en France. Pour Sanofi, qui reçoit pourtant quelques aides de l'État tout en fermant des entreprises et en versant des millions d'euros à ses actionnaires, on ne peut même pas rajouter de virgule aux zéros.

Plusieurs personnalités politiques se sont même emparées du sujet, comme le député FI-NUPES à la réputation de cavalier seul, François Ruffin. Et d'autres exemples sont à citer, comme celui de Renault, qui nous feraient presque regretter l'époque de la nationalisation.

* V. O.



Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Burcu Bayındır Dramalı, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Nedim Gürsel, Zeynep Kürşat Alumur, Sati Karagöz, Bilge Demirkazan, Selçuk Önder, Meliha Serbes, Hacer Tan • Correspondant d'Izmir : Muzaffer Ayhan Kara • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin. * Valentin Ollier

Aujourd'hui
la Turquie



Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Saatli Maarif Takvimi (littéralement « calendrier éducatif horaire »), c'est un incontournable classique de Turquie, un calendrier-almanach éphéméride, l'un des plus beaux, que j'achète et accroche à mon mur chaque année. Permettez-moi d'énumérer quelques-unes des vieilles marques représentées : les sodas Uludağ, Pereja, le journal *Cumhuriyet*, Sümerbank, Paşabahçe, Hacibekir et Baylan... Tradition et nostalgie.

Je connais les dernières générations des propriétaires des *Saatli Maarif Takvim*. Hacı Kasım créa l'imprimerie Maarif en novembre 1860. Ensuite, Naci Kasım et Aydın Hanım se sont occupés de l'impression et de la distribution du calendrier.

Récemment, je suis allé leur rendre visite à nouveau dans leurs locaux. Aydın Hanım et son mari Muhsin Geylani n'étaient plus là, mais bien leurs fils Ahmet et Kasım Geylani, aux rênes de l'entreprise. J'ai été accueilli cordialement. La visite de 10 minutes prévue a duré 1h30. À mon départ, ils m'ont offert un calendrier. J'en avais déjà acheté un, et l'avais placé sous mon sapin du Nouvel An...

Sur mon mur, Saatli Maarif Takvimi

Je voudrais poursuivre avec l'article que j'ai écrit pour Bizimavrupa.com en janvier 2000.

Alors que je quittais la maison aujourd'hui, j'ai réalisé que la page du *Saatli Maarif Takvimi* près de la porte n'avait pas été enlevée depuis mercredi. C'était comme si j'avais arraché sa dernière feuille hier, mais depuis, trois jours s'étaient écoulés. 24 x 3 = 72 heures, comme si c'était la veille. Est-ce parce que je n'avais rien fait de concret ? Aujourd'hui, c'est samedi. C'est comme si le temps avait été gâché parce qu'il allait pleuvoir.

Je suis dans l'un de mes endroits habituels, avec devant moi mon thé dans une tasse en verre, et un chapelet de pensées qui va et vient dedans...

Récemment, en passant par Bab-1 Ali, je me suis arrêté chez Madame Aydın Geylani, l'une des propriétaires du *Saatli Maarif Takvim*. Je



dois préciser que nous ne nous connaissions pas encore. Nous avons conversé debout pendant une demi-heure. Puis j'ai choisi un calendrier à l'effigie d'Atatürk. J'avais déjà attiré l'attention de cette dame avec ce choix...

Bien qu'elle semblât heureuse dans son bureau où elle travaillait depuis des années, elle s'est dite attristée par le changement que vivait Istanbul et dont elle était témoin. Nous parlions Istanbul, Turc et langue turque quand un homme de trente-cinq ans, de taille moyenne, la chemise largement ouverte, entra avec un petit billet à la main. Il s'adressa à nous en des termes tels que « frère », « tante », « sœur ».

Je vis qu'Aydın Geylani appréciait peu ces formes familiales. Après le départ de cet homme, il m'apparut qu'elle et moi souffrions tous deux de la même peine : ceux qui aimaient cette belle Istanbul vivaient mal le fait que la « langue du pays » supplantât le « beau turc ».

Mais il ne s'agissait pas seulement de la façon de parler de ce jeune homme au cœur ouvert. Car c'étaient aussi les termes qu'utilisait - que nous donnait donc en exemple - une dame qui était Premier ministre : « C'est ta sœur... », « C'est ta mère... »

Bien sûr, nous ne pouvions pas aborder ce sujet pendant cette demi-heure. Mais je suis sûr que Mme Aydın Geylani y a, tout comme moi, réfléchi ensuite.

À la fin de notre conversation, Mme Aydın Geylani m'a offert le calendrier que je voulais acheter. C'était le plus précieux des cadeaux. Car le calendrier que mon père achetait régulièrement il y a des années, dont il arrachait une page tous les soirs en rentrant du travail et nous la faisait lire jusqu'au moindre détail, m'avait été donné par son auteur.

Que dire, sinon : « Bonne année avec *Saatli Maarif Takvimi* »...

De retour chez moi, le jour avait changé, le temps d'arracher une nouvelle page du calendrier mural *Saatli Maarif Takvimi*, qui se trouve juste à côté de la porte d'entrée, était venu et même passé...



Quand l'Alsace s'invite à Istanbul

L'Alsace, la dernière-née des frégates de premier rang de la Marine nationale, a jeté l'ancre au port d'Istanbul le 10 janvier dernier. Cette escale met en exergue la coopération franco-turque sur le plan militaire.

L'Alsace est la première des deux frégates à capacité de défense aérienne renforcée du programme FREMM @ Naval Group

Impossible de le louper. Il faut dire qu'avec ses 142 mètres de long et 20 mètres de large, le vaisseau français est loin de passer inaperçu dans le port d'Istanbul. La frégate multi-missions à capacités de défense aérienne renforcées (FREMM DA) nommée *Alsace*, est arrivée ce mardi 10 janvier 2023 à l'ancienne Byzance. À son bord, 118 marins affectés, dont le commandant-capitaine de vaisseau Sébastien Baquer.

Cette escale programmée en Turquie s'inscrit dans une coopération de longue date entre les marines françaises et turques ; un propos justifié par le commandant de la frégate : « L'objectif de notre visite est d'entretenir les relations entre la Marine nationale et la marine turque, affirme Sébastien Baquer. Dans cette optique, nous avons reçu les autori-

tés turques à bord. Il y a également eu des visites de collégiens français à Istanbul, et nous avons pour projet de réaliser un exercice avec la marine

turque à l'issue de la relâche opérationnelle. » En témoigne la visite à son bord de l'ambassadeur de France en Turquie, Monsieur Hervé Magro, et du vice-amiral d'escadre Gilles Boidevezi, commandant la zone maritime Méditerranée. Avec près de cinq escales effectuées en 2022, la Marine nationale française met un point d'honneur à entretenir ses rela-

tions avec son hôte. Au cours de l'année écoulée, plusieurs activités conjointes ont été menées, parmi lesquelles, en septembre 2022, un exercice intitulé *dynamic mariner*. La Marine nationale a contribué à la certification de la capacité de la Turquie à exercer le commandement de la composante maritime de la Force de Réaction de l'OTAN (NRF), en vue de sa prise d'alerte en 2023.

Expert en lutte anti-sous-marine

Dans le cadre du renforcement de la posture dissuasive et défensive de l'Alliance dans ses approches maritimes, le vaisseau français a intégré le Standing NATO Maritime Group 2 (SNMG2) - une force multinationale permanente de l'OTAN. La frégate contribue ainsi à l'appréciation autonome de la situation au profit de l'OTAN et de la France dans cette



zone d'intérêt stratégique dont Istanbul demeure la porte d'entrée. Sans oublier que l'Hexagone s'investit pour la stabilité régionale, la sécurisation des approches de l'Europe et de l'OTAN ainsi que la liberté de navigation.

À ces fins, les missions de l'Alsace englobent majoritairement la lutte anti-aérienne et la défense anti-aérienne. Sans oublier la lutte anti-sous-marine. En effet, la dernière-née des frégates de la Marine nationale est experte dans ce domaine. À l'instar des autres frégates, elle possède des moyens de lutte anti-sous-marine reconnus comme étant parmi les plus performants au monde. Mais elle bénéficie aussi d'évolutions majeures sur son système de combat : senseurs, systèmes d'armes et de commandement, radars... qui lui procurent une capacité renforcée de commandement des opérations de défense aérienne, notamment au sein d'un groupe aéronaval.

La frégate poursuivra son déploiement en Méditerranée orientale sous commandement OTAN après l'escale. À savoir qu'une seconde frégate, la *Lorraine*, sera livrée par Naval Group en 2022 et sera opérationnelle dès 2023.

* Emma Calvet





Eren M. Paykal

Les Chefs de Saint-Joseph V - Les Pâtes de Kadıköy

Après un long voyage aux Amériques, nous voici de retour sur nos terres, et plus précisément à Kadıköy où nous accueillons un doyen du Çarşı, le marché de Kadıköy : M. Mehmet Bekir Coşkunsu, ancien de Saint-Joseph et personnalité très appréciée de cette partie d'Istanbul. Il est le propriétaire du restaurant Akveren Makarna, entreprise presque centenaire, sise à Söğütlüçeşme, juste à l'entrée du marché. Cédons la parole à Mehmet Bekir Coşkunsu.

« Je m'appelle Mehmet Bekir Coşkunsu. Je suis né en 1959, à l'étage supérieur de notre restaurant de Kadıköy et qui était autrefois une boulangerie, la boulangerie Akveren. Jusqu'en 1976, nous habitons les deux étages supérieurs de la boutique. Depuis 1925, notre famille - dont mon père, lui aussi diplômé de Saint-Joseph en 1953, travaillait dans le domaine de la boulangerie. Quand j'étais enfant, Kadıköy était différent. Jusqu'en 1976, nous habitons les deux étages supérieurs de la boutique, et j'allais à pied au Collège Saint-Joseph, que j'ai fréquenté entre 1971 et 1976. Mes grands-parents ont continué à vivre dans ce bâtiment mais nous, nous avons déménagé à Moda. En 1967, comme mon grand-père, je suis devenu un ardent supporter du club de Kadıköy, Fenerbahçe.

Je représente la troisième génération de propriétaires de l'entreprise ; mes deux fils Ömer et Alp m'ont ensuite rejoint en tant que quatrième génération, et avec bonheur. En 2005, nous nous sommes focalisés sur la confection de pâtes maison, car nous nous étions aperçu que la jeunesse appréciait énormément les pâtes. Nous avons alors décidé de passer à la production de pâtes. Le nom de notre établissement est ainsi devenu Akveren Makarna (les Pâtes Akveren). De quatre types de pâtes à nos débuts, nous sommes passés à environ 20 types. Nous nous attachons à sans cesse nous améliorer en fonction de la demande.

Nous célébrerons prochainement notre 100^e anniversaire à Kadıköy, et je suis vraiment très heureux et fier de pouvoir transmettre à mes enfants l'entreprise alimentaire fondée par mon grand-père il y a des décennies.

Certes, les pâtes sont considérées comme des spécialités italiennes, mais il faut savoir que ce type de plat est courant en Anatolie depuis très longtemps. Les Italiens ont bien sûr commercialisé les pâtes les premiers, et ont considérablement travaillé à enrichir ces plats, notamment par une grande variété de sauces. Mais de très longue date, les Turcs concoctent traditionnellement des *erişte* (type de pâtes turques) et des *mantı* (raviolis à la turque), entre autres. Et nous constatons actuellement en Turquie que la demande de pâtes est très forte. Dès lors, outre quelques sortes de pâtes faites maison, nous avons enrichi notre choix de pâtes en ajoutant diverses sauces : par exemple,



nous avons 2-3 sortes de lasagnes (notre spécialité !), des pâtes au four, au basilic, à la crème et au poulet. Nous veillons à satisfaire notre clientèle, qui est très exigeante, en utilisant des ingrédients de premier choix. En outre, notre cuisine, située au quatrième étage de notre immeuble, est très hygiénique et aérée. Nous nous réjouissons d'être localisés à Kadıköy, en cet endroit privilégié et très accessible. Kadıköy est le plus beau et spectaculaire marché d'Istanbul et même de la Turquie entière, et c'est une grande opportunité pour nous. Et comme j'y suis né, j'y ai grandi et j'y vieilliss, travailler ici est un pour moi un réel et pur plaisir. »

Donnons maintenant la parole à la quatrième génération de la famille : Alp et Ömer Coşkunsu.

« Bonjour, mon frère et moi sommes Alp Coşkunsu et Ömer Coşkunsu, les représentants de la 4^e génération de la famille Akveren.

Afin d'honorer notre établissement fondé par notre arrière-grand-père Mehmet Coşkunsu en 1925, nous nous sommes tous deux donné pour mission d'institutionnaliser la marque en la rehaussant et la faisant rayonner davantage.

Le concept de notre restaurant est fondé sur les pâtes et les desserts, inspiré des pâtes italiennes en les adaptant aux goûts de la cuisine turque. Notre spécialité consiste à faire déguster, dans une même assiette, différentes pâtes avec différentes sauces. Ainsi, notre spécialité de lasagne artisanale est assez remarquable : épinards, divers fromages distincts, légumes et viande hachée. Nous vous recommandons également nos variétés de desserts.

Nous sommes très fiers d'être issus d'une famille de Kadıköy. Pour nous, Kadıköy est l'un des plus beaux endroits au monde, par sa longue histoire, ses richesses multiculturelles et artistiques. C'est ce qui fait son âme. Notre objectif est ainsi de faire de notre marque locale de Kadıköy, une entreprise de renommée mondiale qui, à son tour, fera connaître ce Kadıköy tant aimé. »

L'ours Cachou, démantelateur posthume d'un trafic de cocaïne

Fin décembre 2022, Le Monde et son envoyée spéciale Sandrine Morel publient une longue enquête à propos de l'ours pyrénéen Cachou, retrouvé mystérieusement mort le 9 avril 2020. L'occasion de revenir sur une affaire gravissime qui n'a pourtant pas fait couler beaucoup d'encre, malgré ses allures de thriller espagnol.

Les débuts de l'enquête

À 11h en cette journée d'avril, un coup de téléphone avertit Anna Servant, alors cheffe de la police des forêts du territoire autonome du Val d'Aran, que le collier GPS de l'ours Cachou émet une alerte mortalité. Le responsable de l'environnement du Conseil général d'Aran, Ivan Afonso, demande alors à la cheffe de se mettre en route avec un agent expert des empoisonnements de la faune sauvage.

Cachou est découvert, gisant au fond d'un ravin de 40 mètres. Mort très récemment si on en croit les premiers indices. Le gouvernement d'Aran rend alors aussitôt des conclusions bâclées, indiquant une mort par agression d'un autre ours et une chute fatale. Problème : aucune blessure physique grave ne laisse à penser que l'ours serait mort en se battant. Les écologistes s'indignent, et Ivan Afonso demande de procéder à des analyses, et notamment de vérifier des traces possibles d'antigel dans son urine. La visée est juste. Le responsable se souvenait en effet que son ancien supérieur avait assuré que l'antigel pouvait servir de poi-

Une omerta bien aranaise

Peu après cette révélation, la réputation d'Afonso en prend un coup. Il faut dire que la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées fait objet d'une violente opposition de la part des Aranais. L'ours fait peur. Jusqu'en 1964, les chasseurs triomphant des ours revenaient en héros au village. Lors de sa réintroduction, les gens s'interrogent et se mobilisent. « Maintenant, mon troupeau doit être surveillé », « Nos pères et grands-pères [...] ont tout fait pour s'en débarrasser »... Voilà le genre de remarques que l'on peut entendre au village. À la faveur de l'enquête, on découvre un groupe WhatsApp du nom de « Plateforme anti-ours », dont l'un des administrateurs n'était autre que José Antonio Boya, ancien élu alors chargé de la surveillance des ours. L'affaire prend alors une ampleur toute nouvelle : le secret de l'instruction est décrété le 11 mai 2020, et les enquêteurs comprennent qu'ils ne pourront rien apprendre en interrogeant la population. Cette omerta veut s'opposer au pouvoir central : « Pour les Aranais, le territoire leur appartient, et cela leur donne tous les droits », explique Joseph Loïs Sans Socasau.

Le cadeau d'adieu de Cachou

La seule solution pour la police est alors de mettre certaines personnes sur écoute. Ces investigations portent sur cinq personnes dûment suspectées, toujours dans l'espoir de pouvoir faire toute la vérité sur la tristement célèbre affaire Cachou.

Une découverte inattendue attend pourtant au tournant les enquêteurs. Des SMS et des appels sont interceptés, tous de la part d'un dénommé Pedro qui change de puce chaque semaine. Utilisant des noms de code, parlant de « manger du poulet » et d'aller « dans le cul-de-sac » ou « devant la banque », les policiers comprennent que si la vérité sur Cachou est loin d'être faite, l'ours défunt livre peut-être un magnifique cadeau d'adieu



aux brigades des stupéfiants catalanes. La police procède alors à des perquisitions. Deux kilos de cocaïne sont retrouvés, tout un réseau est découvert, passant par des consommateurs et certains responsables politiques locaux. « Jamais, dans notre zone des Pyrénées, nous n'avions mis la main sur un tel réseau », déclarent les policiers.

Sans suite

Malgré cette réjouissante nouvelle, l'enquête principale piétine. Le 12 octobre 2022, l'affaire Cachou est classée sans suite, ne laissant que deux personnes en examen pour « délit de révélation de secrets ». Ces derniers ont fait valoir leur droit au silence. Pour ce qui est des entretiens menés au village par Sandrine Morel, les habitants sont catégoriques. Qui a tué Cachou ? « On ne le sait pas, et on ne le saura jamais ».



Gözde Pamuk

La finesse du XVIII^e siècle

Depuis la fin du XVI^e siècle, les toiles en coton peintes ou teintées provenant de l'Inde rencontrent un énorme succès en Europe et plus particulièrement en France. Ces toiles représentent des motifs raffinés très appréciés par la royauté française. Jean-Baptiste Colbert, l'un des principaux ministres de Louis XIV, crée en 1664 la Compagnie française pour le commerce des Indes orientales, afin de favoriser le commerce entre l'Inde et la France.

Caractéristique importante de la mode de cette époque, ces toiles peintes importées nommées « Indiennes » sont utilisées aussi bien pour la fabrication de vêtements légers que pour celle de tissus d'ameublement comme les rideaux, les sièges. Suite à l'apparition d'un marché noir, Louis XIV interdit les Indiennes en France. Ceci va permettre indirectement la naissance de la toile fabriquée à la française.

Fils et petit-fils d'un teinturier allemand, Christophe-Philippe Oberkampf était le directeur d'une imprimerie « indienne » et a travaillé à Jouy-en-Josas, commune proche de Paris et de Versailles traversée par l'eau pure de la Bièvre. Offrant un magnifique paysage encore aujourd'hui, cette région bénéficiait de grands prés où Oberkampf pouvait sécher ses toiles. Il y imprime sa première toile de Jouy le 1^{er} mai 1760. Dans cet environnement fabuleux entouré d'espaces verts, il achète progressivement plusieurs terrains près des sources de la Bièvre pour ainsi contrôler la qualité des eaux.

En 1790, Oberkampf devient le premier maire de Jouy-en-Josas, et sa manufacture la deuxième entreprise de France après Saint-Gobain. Il est naturalisé français et anobli par Louis XVI. Afin de faciliter l'accès à son usine de toile, Oberkampf demande à Napoléon l'autorisation de construire un pont. Suite à l'accord de Napoléon, le pont d'Austerlitz - du nom de la célèbre bataille remportée par l'Empereur - est alors construit dans cette région en 1806. Ce pont est toujours accessible aujourd'hui, malgré l'invisibilité de la rivière qu'il enjambait.



Oberkampf continuera à créer différentes techniques d'impression, qui seront plus tard adoptées par d'autres maisons sous l'appellation française commune « toile de Jouy ».

Le 20 juin 1806, lors d'une visite des ateliers, Napoléon donne à Oberkampf la légion d'honneur. Un premier musée de la toile de Jouy s'ouvre en 1977 au château de Montebello. Le musée se trouve aujourd'hui au château de l'Églantine, et accueille ses visiteurs qui souhaitent voyager dans le temps.



Ali Türeç

Le temps passe à une vitesse vertigineuse. Peu de choses pourtant séparaient notre enfance de celle de nos parents. Alors qu'on en avait une impression tout à fait inverse. Quand j'étais petit, nous avions un petit cahier bleu marine à côté du téléphone fixe dans le salon. Il fallait, d'abord, chercher le nom, puis le numéro de notre interlocuteur. On comptait souvent nos minutes, car passer un appel à un proche résidant dans une autre ville que la vôtre pouvait vite nous coûter cher. Puis les téléphones portables ont fait leur irruption dans notre vie. Ensuite, l'internet. Quotidien, présent et omniprésent... Nous ne nous sommes même pas rendu compte de la vitesse avec laquelle nous avons été pris au piège. Pourtant, nous avons connu ces différentes époques. Aujourd'hui, dix minutes de coupure de connexion signifient la fin du monde pour beaucoup d'entre nous. Un cauchemar ! Malgré cette vitesse vertigineuse d'hyperconnectivité, je persiste à dire que peu de choses finalement séparaient notre enfance de celle de nos parents. Car nous n'avions encore rien vu de ce qui est en train de se passer dans le domaine tech-

Qui sommes-nous ?

nologique. Les pas nous menant à ce qui se prépare sont gigantesques. Cela faisait déjà un moment que les appareils de notre quotidien nous avaient enlevé, dans notre univers d'adulte, l'inattendu, la surprise, le nouveau, l'inconnu. Le hasard, quant à lui, est bien au point de disparaître des dictionnaires. Des informations dans les médias à nos choix dans les supermarchés en passant par nos choix politiques, tout y passe. Dans ce nouveau monde, la connectivité régit tout, les algorithmes règnent sur tout. Ils influencent tout et à tout moment. D'une boîte de conserve à un candidat présidentiel ou un verre Tinder jusqu'à notre accès aux services publics les plus essentiels, tout entre dans ce nouveau champ qui a sa propre logique, sa propre vérité et est ouvert à toute sorte de manipulation. Et nous, nous sommes totalement démunis face à cela. Lorsque j'ai évoqué ce sujet pour la première fois, la Biennale de Design d'Istanbul nous interrogea : *Biz insan mıyız ?* Sommes-nous donc des êtres humains ? La question devient de plus en plus pertinente à l'aube du fameux phénomène du moment : ChatGPT, un tout nouveau programme d'intelligence artificielle ouvert à tous et accessible gratuitement sur

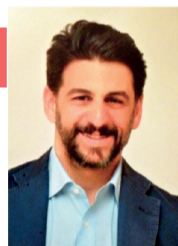


internet. Vous lui posez des questions, et puis vous attendez que ce petit robot vous réponde en détail et en bon français. D'une question sur l'impact de la crise chypriote sur les relations turco-britanniques à une autre concernant le meilleur rappeur français en passant par les sujets de partiels présentés à la fac, l'éventail est infini et notre petit robot a toujours une réponse qu'il élabore selon une technique très développée qui consiste à scanner des millions de textes précédemment publiés sur Internet.

C'est hallucinant ! On comprendra aisément que ça fascine certains et que ça effraie d'autres. Le monde du droit s'en est déjà emparé comme primordial sujet de recherche et de réflexion. Car le nouveau robot bouscule trop de fondamentaux de nos manières de pensée actuelles.

Subsistera pourtant une question, une question à laquelle nous sommes peu sûrs de recevoir une réponse de la part de notre nouvel ami :

« *Biz insan mıyız ?* » Sommes-nous bien des êtres humains ?



Derya Adıgüzel

Les entretiens, bien sûr, ne sont pas qu'un simple échange de mots avec l'autre personne. Nous nous parlons aussi avec nos corps, ou plutôt, nos corps parlent pour nous. C'est pourquoi ce groupe de comportements complexes est désigné par le vocable *langage corporel*. Une partie de ce langage est vocale : le rythme, le ton, l'intensité de notre voix, tous les grognements, soupirs, fous rires qui entourent nos paroles. Une partie du langage corporel est également visuelle : la façon dont nous bougeons les yeux ou captons le regard de quelqu'un, les gestes que nous utilisons, notre posture, la façon dont nous nous approchons ou nous éloignons de quelqu'un... Tout cela contribue à notre style de communication. Quel est votre langage corporel préféré ? Réfléchissez à votre ou vos styles de communication préférés. Comment le langage corporel contribue-t-il à ce style ? Pensez à la façon dont vous utilisez votre voix : vitesse, variation d'intonation, voix basse ou forte. Considérez également la façon dont vous utilisez votre corps pour exprimer vos pensées. Surtout, pensez à ce que vous faites avec vos yeux lorsque vous parlez à quelqu'un. Comment pouvez-vous changer votre langage corporel pour le rendre plus efficace ? L'utilisation du langage corporel n'est souvent pas consciente. Par exemple, les interprètes peuvent consciemment contrôler leur comportement non verbal, mais cela nécessite beaucoup de formation. La plupart d'entre nous ont du mal à gérer leur langage corporel, surtout quand ils sont nerveux.

Le langage corporel : la communication silencieuse

Le langage corporel peut être étonnamment difficile à interpréter. Il y a quelques raisons principales à cela. Le langage corporel est ambigu. Aucun dictionnaire ne peut définir avec précision les signes non verbaux. Leur signification varie selon le contexte. Ainsi, certaines personnes ferment les yeux pour se concentrer sur ce que vous dites, tandis que d'autres font de même pour ne pas prêter attention à vous. Le langage corporel est constant : nous pouvons arrêter de parler, mais nous ne pouvons pas arrêter les mouvements de notre corps. Le langage corporel est multicanal. Tout se passe en même temps : les yeux, les mains, les pieds, la position du corps. Nous interprétons les messages non verbaux de manière holistique, comme une impression complète. Cela les rend puissants mais ambigus. Nous ne comprenons peut-être pas pleinement ce que le comportement implique pour nous. Le langage corporel, comme toute autre langue, est déterminé par la culture. La recherche montre que très peu de messages non verbaux sont universels : par exemple, tout le monde sourit quand il est content. Cependant, la plupart des messages non verbaux sont spécifiques à une culture. Une mauvaise interprétation des messages

non verbaux, lorsqu'ils sont utilisés dans différentes cultures, peut causer beaucoup de confusion.

Nous ne savons peut-être pas ce que disent nos corps ; l'autre personne peut également mal interpréter nos messages non verbaux. Si vous voulez améliorer votre communication non verbale, commencez par vos yeux. Si vous faites attention à l'endroit où vous regardez pendant l'entretien, vous pouvez ajouter plus de poids à vos mots. Vous pouvez probablement rendre la conversation plus confortable en regardant simplement l'autre personne et en ne bougeant pas trop.

Parlons de quelques tactiques pour mieux gérer notre langage corporel. Recherchez des clusters. Si vous recevez un tas de messages non verbaux qui semblent indiquer une seule émotion, votre commentaire est susceptible d'être valide.

Considérez vos expériences passées. Nous pouvons interpréter plus précisément le comportement des personnes que nous connaissons. Les changements de comportement attirent alors définitivement notre attention. Nous interprétons les modèles de comportement qui se produisent au fil du temps avec plus de précision qu'un comportement unique.

Vérifiez vos perceptions, posez des questions. Vous interprétez le comportement observé, vous ne lisez pas dans l'esprit de qui que ce soit. Jetez un œil à ce que vous observez et assurez-vous que votre interprétation n'est pas erronée.

Travaillez vos yeux et vos gestes. Soyez conscient de l'endroit où vous regardez et de la façon dont vous vous déplacez pendant l'entretien.



La diaspora turque dans le Paris des années 1950-1960, sous l'œil de Fahri Petek

Depuis septembre 2022, le Centre d'art Arkas d'Izmir consacre une grande exposition aux œuvres des artistes turcs de l'« École de Paris ». Dans le prolongement de cette exposition, Gaye Petek, fille du talentueux mais trop peu connu photographe Fahri Petek, a ouvert les archives de son père aux trois antennes de l'Institut français de Turquie, afin de consacrer en images cette immigration turque très intellectuelle.

L'histoire de Fahri Petek

Mehmet-Fahrettin Petek, dit Fahri, est né en 1922 à Istanbul, dans un quartier pauvre d'Eyüp. Issu d'une famille de pharmaciens, il accomplit l'entièreté de sa scolarité selon le vœu de sa mère : reprendre la pharmacie de son père à Bergama. Bien qu'à l'aise dans cette discipline, Fahri ne s'y épanouit pas. Politisé et cultivé, il co-fonde le Parti Ouvrier Pay-san proche du Parti Communiste turc.

C'est cet engagement qui, pour des raisons de sécurité, lui fait quitter assez jeune son pays pour la France, en 1949. Nous étions alors loin des fonctionnements bureaucratiques actuels et des années 1980, et ce choix de la France était délibéré. Bien que ne parlant pas un mot de français, Fahri se sentait éminemment proche de l'esprit et de l'histoire du pays. Voltaire, Zola, Danton et Robespierre étaient parmi les noms qui résonnaient alors en lui. Il partit en laissant derrière lui sa femme et sa fille, dans l'espoir de pouvoir revenir chez lui sous peu. C'est malheureusement un exil d'une quarantaine d'années qui l'attendait. Mais fort heureusement, une fois correctement installé, sa famille le rejoignit.



Gaye Petek relate elle-même la vie parisienne de la communauté turque à cette époque. Tous ont leurs histoires individuelles. Mais celles-ci sont toutes liées à l'art, à la culture et à la politique. Au fil des années, une grande famille s'est créée. Dans une chaleureuse solidarité, les Turcs parisiens se retrouvent et avancent ensemble. Alors doctorant en biochimie moléculaire et ensuite chercheur au CNRS, Fahri renoue avec sa passion de la photographie qu'il avait abandonnée en Turquie, comme beaucoup d'autres choses.

Grâce à un ami, il se procure un Exakta allemand. Les Petek sont alors la seule véritable famille turque de Paris, et la présence de Gaye confère à leur appartement des Lilas une atmosphère chaleu-

reuse qui amène bien souvent tous ces artistes à s'y réunir. Alors, n'écoulant que sa passion, Fahri crée sans le savoir la grande histoire photographique de l'École de Paris, de 1945 à 1968.

Gaye Petek, dans la continuité de son père

Sa fille Gaye Petek a donc décidé en ce début d'année 2023, d'ouvrir au public les archives de son père. Elle-même ayant grandement œuvré pour les diverses diasporas turques au fil des ans avec la très regrettée association ELELE, et étant devenue experte de l'*Histoire des Turcs en France*, elle explique cette décision par un nécessaire continuum avec son père. Celui-ci ne voyait pas de problème à montrer son travail. Dès lors et d'une certaine manière, sa démarche est de l'ordre de l'hommage. En regardant



ces photos, l'âme de Fahri Petek, ainsi que celle de toute l'École de Paris, survivent en nous.

Car cette exposition dégage une émotion formidable. Elle évoque puissamment une époque révolue, une « diaspora turque » qui nous paraît aujourd'hui un peu surannée, mais où l'art s'appréhendait aussi différemment ; et qui, même si la vie était en fait remplie de problèmes, paraissait pourtant plus simple et surtout plus belle. Les multiples portraits d'Abidin Dino, de Yaşar Kemal, de Nazım Hikmet ou encore Mübin Orhon, à un moment où aucun d'eux n'était pour nous ce qu'ils sont aujourd'hui, produisent en nous quelque chose de fascinant.

Ce sentiment de nostalgie pouvait se ressentir chez Gaye Petek et les visiteurs lors de l'inauguration. Mais le plus remarquable était sûrement le fait de pouvoir le ressentir sans même avoir jamais eu connaissance préalable de ce qu'était l'École de Paris. En résumé, une exposition qui nous transporte, avec émotion, autant dans un lieu et une époque que dans une communauté, aujourd'hui révolus.

* Valentin Ollier

Le chef Laurent Capdeville, heureux de l'arrivée du Guide Michelin à Istanbul

C'est à Suadiye, à la Brasserie Noir, que je retrouve M. Laurent Capdeville accompagné de sa femme Selin. Dans une ambiance très méditerranéenne, nous discutons de son parcours, de la récente arrivée du Guide Michelin sur les rives du Bosphore, mais surtout de sa passion : la cuisine.

Quel est votre parcours ?

Je suis d'abord passé par l'École hôtelière de Nice, avant de travailler au Martinez avec Christian Willer. Quelques années après mon service militaire, j'ai trouvé l'entreprise pour laquelle j'allais donner 26 ans de ma vie : Enodis, fabricant et importateur de matériel américain. Une expérience qui m'a permis de concevoir entre autres les cuisines de Joël Robuchon, d'Alain Ducasse, de Gilles Goujon, mais aussi celles du Kremlin à Moscou, du Radisson à Alger ; et surtout, celle de la petite maman que personne ne connaît et qui fait des raviolis à la main, et où l'on se régale. Lorsque mon patron a mis fin à son activité, j'ai raisonnablement décidé moi aussi de m'en aller. Et ce panel extrêmement large d'expériences et de demandes m'a permis de me considérer comme une « éponge à problèmes » : quand on me presse, il en sort des solutions.

Alors, j'ai créé Solutions-Logistiques-Culinaire - SLC - comme la réunification de plus de 30 années d'expérience dans la restauration. SLC, ça peut aussi vouloir dire Salut-Les-Copains, Solutions-Logistiques-Culinaires, Société-Laurent-Capdeville, ou encore Selen-Laurent-Consultant. Mais pour moi, ça signifie : Simplifions La Cuisine.

Partant de cela, j'ai la chance d'avoir des clients qui me suivent, et qui ont confiance en moi parce qu'ils savent que je vais assurer la conception dont j'ai l'idée tout en les écoutant. Je peux par exemple dire non à un chef ou un architecte. Savoir dire non est un immense pouvoir ! J'ai souvent du mal à le faire, mais c'est parfois nécessaire.

Que représente pour vous l'arrivée du Guide Michelin à Istanbul ?

Le Guide Michelin a ajouté Istanbul à son catalogue, ce qui est un premier pas. Maintenant, il faut ajouter la Turquie. Mais c'est déjà bien : ils ont honoré une trentaine de restaurants d'un Bib Gourmand, il y a eu quatre « une étoile » et un « deux étoiles ». À ce propos, je tiens à souligner que gagner une étoile, ce n'est pas une récompense à crédit. Quand on vous la donne, c'est pour le travail que vous avez fait, et non pas celui que vous allez faire. Un conseil donc aux restaurants distingués : surtout, ne changez rien, car le plus dur, c'est garder cette étoile. Malheureusement, beaucoup de gens ainsi distingués commencent à augmenter leurs prix, à rechercher davantage de sophistication, etc. C'est l'erreur à ne pas faire, mais que beaucoup com-

mettent pour tenter de décrocher une deuxième étoile.

Par contre, économiquement, c'est fabuleux : une étoile, c'est du chiffre d'affaires en plus. Mais ça représente aussi des investissements en personnel, en créativité, en surface. Je ne crois pas que ce ne soit qu'un homme, qu'une assiette ou qu'une recette parfaite qui produise une étoile. C'est un ensemble, qui comprend tout le personnel.

Cet effet économique peut-il être tout aussi positif pour les producteurs ?

Tout à fait, puisque le Guide Michelin a instauré depuis quelques temps déjà l'Étoile Verte, qui récompense des restaurateurs qui travaillent avec des producteurs régionaux. Cette étoile récompense donc un certain côté écologique. Un homard canadien n'a aucun sens sur une table turque, par exemple. Néolokal a eu l'Étoile Verte parce que son fournisseur paysan vient tous les jours, et cette distinction met directement ce producteur en valeur. Cette recherche d'authenticité, de beaux produits et de valorisation, c'est beau.

Pensez-vous comme certains que Michelin se détache de plus en plus de son image française ?

Michelin, c'est d'abord une entreprise, et

une entreprise a besoin de résultats. En outre, il serait extrêmement nombriliste de penser qu'on ne mange bien qu'en France. Dans la logique culinaire, la cuisine est un langage universel. Michelin a compris que notre époque est celle de la culture du partage. J'aimerais d'ailleurs qu'à l'arrivée de Michelin à Istanbul succède celle des disciples d'Escoffier, par exemple.

D'autre part, si vous voulez parler du fait que l'arrivée du Guide Michelin à Istanbul a été organisée quasi exclusivement entre acteurs turcs, mon avis est que je trouve cela presque inacceptable. Le Michelin est venu ici, il le fallait et c'est très bien. Mais il existe ici une sorte de protectionnisme turc qui apprécie peu l'arrivée de savoir-faire extérieur, je m'en suis aperçu dès mon arrivée. Même si c'est difficile à accepter, on peut le comprendre. Mais je pense que si les Turcs veulent implanter le Michelin durablement, il faut aussi un regard extérieur. J'espère donc une plus grande ouverture et, évidemment, un plus grand développement territorial pour l'année prochaine. De même que Michelin ne doit pas se cantonner uniquement en France, la Turquie ne doit pas rester nombriliste, au risque de se perdre elle-même.

* V. O.





Daniel Latif

« Tu t'es remis à l'argentique ? », telle est la question à laquelle j'ai droit lorsque l'on aperçoit mon appareil Nikon ZFC. Car la ressemblance avec le Nikon FA, FE et surtout le FM2, l'icône argentique des années 1980, est frappante.

À la différence que le mien est entièrement hybride. Ce qui signifie qu'il n'y a pas besoin de pellicule, mais juste d'une carte SD.

Comme pour un film, le choix de la carte reste primordial car le ZFC fait des photos et des vidéos de très haute qualité. C'est pourquoi j'ai opté pour une carte Lexar Professional 800x SDHC™/SDXC™ UHS-I BLUE Series, qui, au-delà de sa capacité de stockage des plus notoires de 256 Go, est étanche à l'eau, résistante aux chocs, températures, vibrations et rayons X. Un détail à ne pas négliger, au risque de perdre l'essence même de votre travail. Un support des plus robustes — garanti 10 ans — mais surtout une carte



Nikon ZFC : le retour vers le futur du boîtier nostalgique



dont la technologie permet une capture des images et un transfert des fichiers à très haute vitesse.

De surcroît, le Nikon ZFC existe en plusieurs coloris : noir, gris, turquoise, noisette, anthracite, bordeaux, bleu minéral, vert olive et même moutarde puis en ambre, blanc, beige. Avec toutes ces combinaisons, il sera difficile de croiser quelqu'un avec la même couleur de boîtier. J'avoue, je le voulais en rose, mais il n'y en avait plus...

Mais il faut reconnaître qu'au-delà de son esthétique rétro qui bluffe les plus connaisseurs, il est en parfait accord avec ma veste verte.

Certes, le ZFC n'est pas doté d'un capteur plein format, mais il permet de faire des photos et vidéos en Full HD et 4K, ce qui est largement suffisant. Il faudra retenir qu'un objectif 50 mm aura l'effet d'un 75 mm une fois monté dessus.

En photographe puriste, je préfère mon 35 mm : léger et ultra-résistant, capable de capturer un moment, un lieu ou un sujet. Et ça tombe bien car grâce à la bague FTZ, le Nikon ZFC est compatible avec mon ancien objectif 35 mm DX.

Qui dit appareil à l'ancienne dit une autre prise en main du boîtier, ce qui invite à une nouvelle approche photographique et *a fortiori* à essayer de nouveaux angles photos. Cela n'enlève en rien son aspect simple et pratique, notamment son poids qui est un atout notoire au quotidien.

Indispensable pour un voyage solitaire

Autre atout que j'ai pu constater lors de mes déplacements en France ou à l'étranger, c'est qu'il brise aussitôt la glace grâce à son look. « J'adore ton appareil », « belle couleur », « c'est une customisation ? » ou encore « mon grand-père avait le même », me gratifie-t-on régulièrement lors de mes promenades. Son apparence similaire au Nikon argentique dans sa version on ne peut plus rétro lui confère une bienveillance et incarne dans l'imaginaire des passants l'image toujours enthousiaste du reporter d'antan, un journaliste certes, mais « un journaliste du bon côté », honnête, et non un vulgaire photographe. Un look qui intimide moins les sujets et passe beaucoup plus incognito quand vous l'utilisez en public.

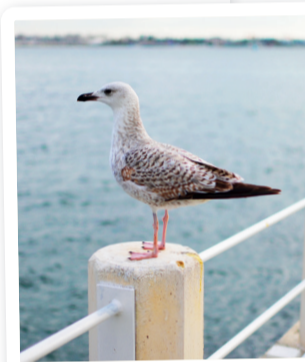
Son écran numérique peut se retourner, pour tous les adeptes du selfie. Moi, je trouve ça pratique pour le protéger pendant les déplacements.



Les réglages de vitesse d'obturation, de la sensibilité des ISO peuvent se faire grâce aux molettes en aluminium, comme sur un appareil photo Nikon d'antan — ce qui est assez pratique quand on porte des gants.

Un autre aspect, quelque peu trivial mais qui est toutefois remarquable : le bruit du déclencheur. De quoi compenser son côté entièrement numérique et donner l'illusion de l'argentique tout en invitant à la réflexion avant de déclencher.

Ses matériaux et sa couleur, et l'usage que j'en fais quotidiennement me rappellent ces carnets précieux que l'on emporte partout avec soi pour y consigner des souvenirs. Ici, la noblesse de l'apparence du ZFC égale celle d'un Moleskine sur lequel on capture plus que de simples clichés, des témoins d'une époque vus et croqués par un boîtier nostalgique.



Gisèle Durero-Köseoğlu

En novembre 2022, Valentin Delluc, adepte confirmé du « ski volant », a défrayé la chronique en Cappadoce, en s'élançant à 2600 mètres de hauteur d'une montgolfière, muni d'un petit parapente favorisant la vitesse. Sa vidéo « Fairy flight », dans laquelle il frôle, à 140 kilomètres/heure, les cheminées de fées, rebondissant parfois sur leur pointe, a fait le tour du monde. Ces exploits contemporains réalisent en partie le vieux rêve qui anime l'homme depuis Icare, voler comme un oiseau.

A ce propos, le monde turc fut fertile en téméraires qui en multiplièrent les tentatives. Un des premiers hommes volants fut le savant dit « Cevheri », un Turc de Nichapour, auteur d'un dictionnaire d'arabe qui, enrichi d'une traduction en turc, sera le premier livre imprimé par les presses ottomanes de Mütefferika. En l'an 1002, pourvu d'ailes de bois, cet intrépide se jeta dans le vide depuis les coupes d'une mosquée, pensant réaliser une première dans l'histoire mais y perdit la vie. Plus tard, le sultan seldjoukide Kılıç Arslan II, invité à Constantinople, en 1159, par son ancien ennemi, Manuel Comnènes, voulut lui offrir un spectacle inoubliable. Une tour de bois fut amenée sur l'Hippodrome et l'un

Hommes volants de Turquie...

de ses soldats revêtit une combinaison équipée d'une sorte de parachute. Mais le vêtement ne s'ouvrit pas faute de vent et l'audacieux s'écrasa sur le sol.

Si le premier homme à avoir officiellement réussi, en Andalousie, au IX^{ème} siècle, à tenir dans les airs, fut Ibn Firnas, la vedette revient à Hezarfen Ahmed Çelebi, qui, en 1632, s'envola, avec d'immenses ailes en plumes d'aigle, depuis le sommet de la Tour de Galata. Propulsé par les vents, il serait parvenu à traverser le Bosphore et à parcourir 3538 mètres, avant d'atterrir à Üsküdar, sur la rive asiatique, sous les yeux du sultan. Murat IV, fasciné par cet exploit, commença par lui offrir une bourse d'or, mais bien vite, l'idée qu'un homme aussi doué pourrait se révéler dangereux germa dans son esprit et il le bannit en Algérie. Peu après, une autre tête brûlée, l'ingénieur Lagari Hasan Çelebi, fut le premier Turc à décoller dans une fusée. Lors des fêtes organisées pour la nais-



sance de la sultane Kaya, Lagari prit son essor depuis la Pointe de Sérail, dans un container de métal surmontant une fusée propulsée par soixante-quatre kilos de poudre noire. Peu avant le départ, il aurait déclaré au sultan qu'il allait voir Jésus. Quand la poudre fut épuisée, il déploya des ailes et réussit à planer jusqu'au palais du pacha Sinan, effectuant ainsi un vol total de trois-cents mètres. « Vous avez le bonjour de Jésus », aurait-il dit au sultan après son atterrissage. L'écrivain-voyageur Evliya Çelebi rapporte que, si Murat IV le récompensa d'abord pour sa bravoure, il se laissa encore bercer au chant des sirènes et bien vite, exila le casse-cou en Crimée. Le Musée de l'Aviation d'Ankara expose une reconstitution de son incroyable machine.

Car les tentatives de vol dans les airs ou les phénomènes célestes, n'ont pas toujours été considérés comme de bons présages. Dans l'Antiquité déjà, on racontait que le roi du Pont, Mithridate, prêt à vaincre son ennemi, le Romain Lucullus, avait été mis en déroute aux Dardanelles par l'apparition dans le ciel, entre les deux armées, d'un immense objet brillant, couleur de plomb fondu. Au XVI^{ème} siècle, le sultan Murat III avait fait édifier, sur la colline de Tophane, un observatoire considéré alors comme



l'un des plus modernes de l'époque. Or, un jour de 1577, apparut une comète à longue queue que l'on put observer pendant quarante jours. Sur ces entrefaites, les Turcs perdirent une bataille contre les Iraniens et la peste se déclara à Istanbul. Les religieux émirent une fatwa affirmant que la recherche des secrets cachés par Dieu dans le ciel avait porté malchance. Le sultan fit alors amener ses canons et il ne demeura de l'observatoire qu'un tas de cailloux... Plus près de nous, avec l'évolution des mentalités, l'idée de voler refit surface. Le sultan Abdülhamid II acheta un ballon destiné à l'armée ottomane, qui décolla sur la place de Taksim, le 28 mai 1909, devant des milliers de curieux. Il est représenté sur des cartes postales anciennes, ainsi que le Zeppelin qui, en août 1913, s'éleva de Yeşilköy et survola Istanbul puis le Bosphore. Toutes ces tentatives semblent avoir préfiguré la fameuse phrase d'Atatürk, « L'avenir est dans le ciel »...

Tuncay Özverim parle de Nazım Hikmet...



D'où vient votre admiration pour Nazım Hikmet ?

Nazım Hikmet était inconnu de notre génération avant la période d'interdiction. Sa poésie n'était d'ailleurs pas au programme de nos cours au lycée. Nazım n'avait alors aucune existence dans notre littérature. Ensuite, nous avons découvert son histoire. Nazım s'est enfui à Moscou. L'histoire de sa fuite à partir des rives de Tarabya est devenue célèbre. J'ai alors commencé à recueillir des informations sur Nazım. Ce fut le coup de foudre : les poèmes de Nazım, pourtant succincts, font résonner les plus beaux mots. Chacun de ces mots choisis ne pourrait être remplacé par un autre. Il chante à la fois l'amour de la Turquie et la passion de son beau langage. Ainsi touché par sa poésie, je n'ai pas résisté à m'y plonger davantage et établir un parallèle : avec moi ! J'ai, comme lui, le mal du pays. Certes, je n'ai pas été chassé d'Istanbul. Je suis allé en Allemagne de mon propre

chef, pour une courte période - du moins je le pensais. Puis j'y ai ouvert un cabinet, j'ai eu des enfants, et je suis resté dans ce pays pendant plus de soixante ans. Nazım, lui, a dû partir parce qu'ils allaient l'enrôler, la police le recherchait, il était communiste... Le communisme, c'est un courant d'opinion, de pensée, on ne peut punir quelqu'un d'être communiste. Nous partageons à présent cet avis, mais trop tardivement. Nazım, lui, s'est imposé dans le monde de la poésie, avec son art et son unicité. Selon certains, c'est son emprisonnement qui a inspiré ses poèmes ; mais selon moi, il était doté de cette âme poétique, et ce depuis son enfance... Après la Révolution russe communiste qui a incité Nazım à aller à une réunion à Bakou, puis étudier à Moscou, Nazım est devenu communiste. Imaginons donc que nous sommes à Moscou dans les années 1920 : nous serions tous devenus communistes, j'en suis sûr ! Car une monarchie a été renversée, et à sa place a été établi un ordre tant attendu, à l'écoute de la parole du peuple. Grâce au communisme, les gens ont soudain découvert qu'ils n'étaient pas des esclaves, taillables et corvéables à merci... C'est pour cette raison que Nazım

est devenu communiste. Et moi, j'ai mêlé dans mon esprit le mal du pays de Nazım à Moscou avec celui que je vis moi-même en Allemagne, c'est un vrai fantasme. Et ce fantasme, que peut-il être ? Je rêve d'un certain poème de Nazım Hikmet, où je serais capitaine de ce navire...

Nous comprenons de votre livre que vous avez un profond attachement envers Istanbul. Comment décririez-vous votre amour pour cette ville ?

Mon grand-père venait de Crimée. Il s'est installé à Tophane, et a acheté une maison ou deux avec l'argent qu'il avait apporté. Si j'en crois ma tante, il serait venu avec une ceinture d'or autour de sa taille, comme un cerceau ; il aurait acheté une maison à Cihangir, ouvert une boutique à Boğazkesen, mais ces maisons auraient brûlé dans les fameux incendies d'Istanbul... Disons que sa situation financière était mauvaise et qu'il a été forcé de se contenter d'une maison à Tophane et d'une épicerie à côté. En d'autres termes, mon identité istanbuliote, je la dois à mon grand-père et sa maison à Tophane. Mon père y est né en 1905. Il a épousé ma mère, née en 1910. Nous avons vécu dans cette maison pendant un certain temps, puis nous nous sommes installés à Cihangir. Comme mon père était méde-



cin militaire, nous avons suivi ses missions à Erzurum et Ankara. Mais mes souvenirs d'enfance à Istanbul m'ont toujours marqué. Par exemple, nous venions de Tophane, nous allions participer aux célébrations à Taksim les jours fériés tels que le jour de la République... J'étais si excité ! C'est ainsi que peu à peu je suis devenu un istanbuliote. Après Erzurum et Ankara, je suis revenu à Beyoğlu en 1949. Beyoğlu était alors un endroit cosmopolite avec ses habitants grecs, juifs et arméniens. Il n'y a pas que de la musique qui y est multiculturelle. Et pas seulement la littérature non plus : il y a le cinéma, le théâtre... Ces arts me relient à la vie. Et les plus belles salles de spectacle étaient à Beyoğlu, de Tünel à Taksim... Elles m'ont fait sauter quelques rangs dans ma vie normale. Parce que l'art enrichit les gens. Il nous porte et nous incite à penser autrement. Si j'ai à ce point le mal du pays, c'est pour ce riche monde culturel d'Istanbul, qui me relie à cette ville. Je viens d'Istanbul. J'aime tout à Istanbul.

* Propos recueillis par Simruğ Bahadır
Photos : Aramis Kalay

L'exposition bicéphale « Clastrum » aux lycées Saint-Joseph et Saint-Michel

Du 5 au 19 janvier 2023, les deux lycées français ont accueilli la deuxième exposition du collectif Extimate.

Rassemblant de jeunes artistes de diverses disciplines, le collectif Extimate a conçu le thème de cette exposition au sortir de la crise du Coronavirus. Soucieux de s'intéresser aux processus d'ouverture et de fermeture, aussi bien au sens pratique que philosophique, les artistes se livrent sur différents supports, mais toujours dans le même but de représenter une tension dialectique omniprésente dans le monde d'aujourd'hui. L'exposition « Clastrum » provient de cette réflexion. Elle réunit neuf jeunes artistes qui travaillent dans différentes disciplines et avec divers médiums, autour d'un travail théorique collectif : en bref, c'est une unité conceptuelle qui souligne tout de même les différences de chacun des protagonistes.

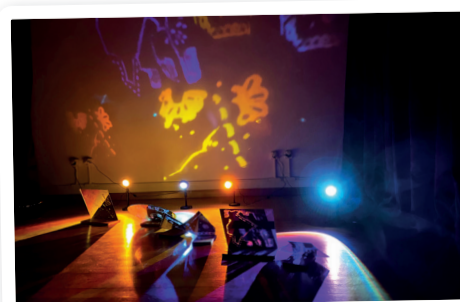
Sous leur devise « Ce qui est à l'extérieur est considéré avec ce qui est à l'intérieur. Le dedans ne s'impose qu'en assumant



le dehors », le collectif veut toucher tous les types de public en amenant une pensée contemporaine nouvelle et actuelle. Les artistes développent alors les arts plastiques comme les arts théoriques : les œuvres alternent entre photographie, jeux de lumières, musique et autres, mais le tout rend compte d'un même but durable. L'objectif est atteint : les productions surprennent et interrogent, et l'on sent bien que le Covid-19 a laissé des traces sur cette génération.

Le nom de l'exposition, lui non plus, n'est bien évidemment pas choisi au hasard. En neurophysiologie, il s'agit de la partie la plus connectée et vivante de notre cerveau. Celle-ci fait sens avec les arts qui nous sont ici proposés. En effet, le Clastrum régit toutes les données sensorielles afin de les accorder et ainsi nous les faire vivre de manière ordonnée et unie, non pas de manière anarchique et brouillée. C'est ainsi que la bilatéralité de l'exposition, répartie sur les deux lycées, relève volontairement de cette démarche dialectique, et par là-même nous y entraîne en profondeur.

* Valentin Ollier



Meliha Serbes

MODE

Le sac de marque YSL de couleur beige rappelant la boîte de menu burger Happy Meal a été proposé à la vente pour environ 2000 \$. Ça se passera sur les réseaux sociaux, mais je ne pense pas que ça se passera beaucoup dans la vie de tous les jours ! Je n'ai pas aimé ce sac car j'ai toujours été partisane de la mode durable. Pendant ce temps, Fendi a exposé ses nouvelles créations au défilé de mode FW23. Vestes à poches cargo, sacs et pantalons... après un podium plein de poches dans tous les designs, on peut dire qu'une année pleine de poches nous attend. Avec la FW23, Fendi en a fait une introduction rapide. Un autre détail qui a attiré mon attention est qu'il existe dans les collections pour hommes des chemises, des pulls ou des chemisiers avec une épaule dénudée.

Parlons du fait que tous les mois, sans exception, la vie d'une célébrité fait l'objet d'un film. Les biopics sont devenus à la mode. À suivre : Amy Winehouse, interprétée par Marisa Abela ! J'attends le film avec impatience. J'en étais fan quand j'étais enfant, c'est un mythe pour moi.

Un nouveau gérant a été nommé chez Christian Dior. Point de success story, bien sûr : c'est Delphine, la fille de Bernard Arnault, qui occupera ces fonctions. C'est le phénomène des « nepo babies ». On appelle bébés nepo, c'est-à-dire bébés du népotisme, les per-

2000 \$ - Burger, frites et Coca ! (avec sac cadeau YSL)



sonnes qui ne sont célèbres que parce que leurs parents ou leurs proches sont célèbres : Dakota Johnson, Lily-Rose Depp, Kate Hudson, Hailey Bieber pour ne citer que quelques exemples.

À quand remonte la dernière fois où vous avez vu les montres de la marque Casio à l'ordre du jour ? La montre Casio, dont on parle à présent en long et en large dans les magazines, est désormais sur le devant de la scène avec la nouvelle chanson de Shakira. La chanteuse, faisant dans sa chanson une analogie entre son ex Piqué et Casio, a comparé Rolex et Casio.

Piqué a alors défendu sa montre en disant qu'elle est incroyable et conçue pour une utilisation à vie, et tout le bénéfice a été pour Casio. Et Casio,

profitant de la crise, a écrit dans sa bio Twitter : « Nous ne sommes peut-être pas une Rolex, mais au moins, nous n'avons pas été délaissés pour Clara Chia. »





Surma Parman

C'était un mois de janvier inhabituellement chaud à Istanbul. Alors que des chutes de neige étaient attendues, le premier mois de 2023 n'a même pas connu de pluie et ressemblait au printemps. Nous redoutions la sécheresse, mais il faut admettre que c'était un temps idéal pour voyager. Durant ces deux bonnes semaines, je ne me lassais pas de marcher sur la plage de Caddebostan et j'ai passé beaucoup de temps à l'extérieur, tant du côté anatolien que du côté européen.

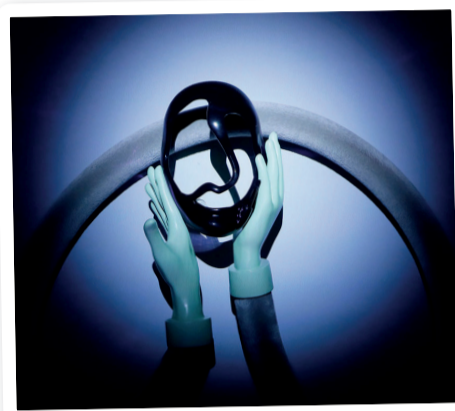
C'est ainsi que le mois dernier, je suis allée voir l'exposition *Souffleur* de Hüseyin Çağlayan au Musée Sakıp Sabancı. Hüseyin Çağlayan est l'un des artistes qui me passionnent le plus. Je voulais aller voir l'exposition dès son vernissage, mais je n'ai pas trouvé le temps.

Née en 1970 à Nicosie, en République turque de Chypre du Nord, Çağlayan a immigré en Angleterre avec sa famille alors qu'il était encore enfant. En 1993, il a obtenu un diplôme de première classe

Hüseyin Çağlayan au Musée Sakıp Sabancı

au département de la mode du Central Saint Martins à Londres, et est aussitôt entré dans le monde de la mode. L'artiste, qui a signé des défilés de mode qui ont marqué non seulement le monde de la mode, mais aussi les milieux de l'art contemporain, est pour moi l'un des noms emblématiques de l'intégration de la mode à l'art.

Çağlayan tint une exposition à grande échelle à la Power Station of Art de Shanghai en novembre 2021. Bien sûr, je n'ai pas pu m'y rendre, mais j'ai été très heu-



reuse de constater que Çağlayan s'était fait une place dans le monde de l'art en Extrême-Orient. En 2015 déjà, l'artiste s'était vu décerner le titre de maître par la DeTao Masters Academy, qui organise des événements consacrés à l'innovation, la créativité et le commerce en Chine. De plus, il y a quelques années, la marque chinoise AMII a réalisé une belle collaboration avec Çağlayan.

Reprenons à notre sujet. L'exposition *Souffleur* de Hüseyin Çağlayan au SSM porte sur le corps et l'anthropologie moderne à travers les nouveaux médias. L'exposition se compose de trois séries d'œuvres. Bien que le concept soit intéressant, le tout m'a semblé peu exhaustif. Les séries d'œuvres étaient les suivantes : *Pre-tension*, inspirée par le concept d'envie, fréquemment rencontré et critiqué dans la culture populaire ; *Fake Celebrations*, qui proteste contre l'abstraction numérique croissante, et *Post-Colonial Body*, qui traite de la danse et des mouvements corporels des groupes ethniques colonisés par l'Occident dans l'histoire.

Cependant, l'exposition illustrait parfaitement l'art de Çağlayan. Ces trois séries reflètent la perspective critique de Çağlayan sur la culture populaire et le monde de la mode. Les œuvres du groupe *Post-Colonial Body* suscitent particulièrement la réflexion. Au cours de notre vie quotidienne, nous considérons comme acquis divers codes de comportement et pouvons oublier l'impact des événements historiques sur notre perception du corps. *Post-Colonial Body*, une étude de la danse et du mouvement des sociétés colonisées par la culture occidentale, s'inspire de l'Amérique du Sud et du Japon. L'artiste y reflète les effets économiques, culturels et sociaux causés par l'occupation américaine dans ces pays en utilisant la cartographie 3D. Fondées sur l'imaginaire et l'investigation, ces œuvres expriment à la fois un bonheur forcé et un esprit de contestation.

Je vous recommande vivement de voir la prochaine exposition de Hüseyin Çağlayan. Je vous tiendrai au courant des prochaines expositions de l'artiste.



Michael Emami

Tout au long de l'histoire de l'art, de nombreux artistes et historiens ont écrit sur l'art et les artistes gothiques, classiques de la Renaissance, néoclassiques et préraphaélites. Cependant, leurs textes ont bien souvent été formulés sans aucune objectivité, en polarisation avec leurs intérêts personnels. D'où des remarques acerbes voire même indignes, un manque d'avis artistiquement fondé, et des préjugés envers des artistes et des œuvres remarquables qui méritaient autrement plus de respect et d'admiration.

L'un de ces auteurs qui a écrit un livre monumental, mais controversé, sur l'histoire de l'art et des artistes, est Giorgio Vasari, peintre, architecte et écrivain toscan du XVI^e siècle. L'admiration indéniable de Vasari pour les trois titans florentins de son temps : Leonardo Da Vinci, Michel-Ange et Raphaël, a été très clairement exprimée dans son livre *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, et particulièrement sa seconde édition, portant sur la biographie et les œuvres de plus de 200 artistes allant du XIII^e siècle à la Renaissance □ le livre le plus important sur l'art qui ait jamais existé.

Pour Giorgio Vasari, fort de sa compréhension de l'art et de l'architecture, ces trois titans étaient sans aucun doute et sans équivoque les piliers et les initiateurs des méthodes artistiques supérieures, et les chefs de file d'une époque qu'il a lui-même nommée, au début du XV^e siècle, la Renaissance. Pour lui, c'était une époque de grande évolution - de révolution même - de l'art et de l'architecture, un âge de renouveau et d'innovation né dès les XII^e et XIII^e siècles en Italie.

Certes, le génie de ces trois titans et leur

Les trois titans de la Renaissance et Vasari

contribution à l'art, à l'architecture et même à la science, sont incontestables et universellement admis. Cependant, nous savons aujourd'hui que de nombreux autres artistes et architectes de différentes régions et époques, avec différentes méthodes et factures, ont eu un impact énorme sur la Renaissance - mais Vasari n'en a fait aucune mention dans son livre.

Avant d'approfondir ce sujet, j'aimerais vous présenter cet artiste et architecte florentin prolifique au talent remarquable. Giorgio Vasari a fait fortune en travaillant pour les grandes familles de la société florentine, et tout particulièrement la famille de Médicis, ses principaux mécènes. Cependant, nous retenons surtout de son travail son livre sur *La vie des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes de tous les temps*, auquel il a consacré toute sa vie.

Giorgio Vasari est né le 30 juillet 1511 en Toscane, à Arezzo, près de Florence. Issu d'une famille de potiers, il a été formé dès son jeune âge pour travailler dans l'atelier de son oncle, où sa capacité et son talent en dessin et en architecture ont pris racine. C'est là qu'il rencontre Michel-Ange et au fil du temps, un grand lien se noue entre les deux artistes. Sa proximité avec le grand et exceptionnellement talentueux Michel-Ange a jeté les bases du style et de la méthode de peinture de Vasari, le travail maniériste, dans la haute Renaissance.

Aujourd'hui, il est surtout considéré et reconnu comme le père de l'histoire de l'art. Mais pourquoi donc était-il si unilatéral dans sa perception de l'histoire de l'art ? Car Vasari est imperméable à l'art des peintres flamands de la Renaissance du Nord, et ce dès le début du mouvement de la Renaissance ; de même envers les extraordinaires peintres vénitiens de l'époque, tant il était engagé

dans la formulation de l'art de la Renaissance florentine.

Plongeons profondément dans sa façon de penser, afin d'essayer de comprendre. Le noyau de vérité de ses écrits porte principalement sur les peintres et les peintures de la Renaissance florentine qui, selon Vasari, a pris forme au Moyen Âge tardif qu'il appelle l'ère gothique. Vasari pose les bases de la nouvelle génération de style post-gothique sur les épaules des trois titans de l'Italie du XVI^e siècle, qu'il considère comme l'âge d'or de l'art italien : Da Vinci, Michel-Ange et Raphaël. Mais ce faisant, Vasari a délibérément ignoré des peintres et des artistes de la Renaissance du Nord tels que Jan Van Eyck, peintre flamand au talent énorme.

La Renaissance fut une ère de créativité explosive dans la réalisation artistique et humaine, de foisonnants miracles dans l'art et l'architecture. Il apparaît aujourd'hui difficile d'essayer de remettre en question les motivations de Vasari,

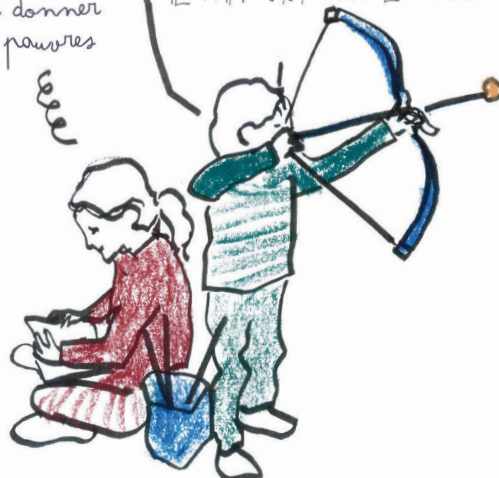


tant étaient grandes ses capacités artistiques et sa reconnaissance du talent. Il croyait que la barbarie du Moyen Âge était la principale cause pour laquelle la Renaissance avait été façonnée, une interprétation audacieuse pour l'époque. Dans mon prochain article, je plongerai plus profondément dans cette fascinante histoire de l'art, à travers les yeux de Vasari et sa façon d'interpréter et d'analyser l'art et l'architecture avant la Renaissance.

Voilà... Moi je suis ROBIN des BOIS.

oui, trop bien prendre aux riches pour donner aux pauvres

MAIS NOON! IL FAIT PIP! SUR LES ARBRES.



La saga de Robin

Légendes cachées

triki.com

C'est quoi l'amour, selon toi ?

Hüseyin Latif



Vous pouvez acheter notre journal et nos livres

à İstanbul à la librairie d'EFY ; à la librairie Robinson Crusoe à İstiklâl Cad. Salt-Beyoğlu et à Salt-Galata ;
Pyramid à Taksim ; à Kadıköy à la librairie Penguen, Librairie İmge et Tarihçi Kitabevi ;
à Ankara dans la librairie Doruk Kitabevi (anciennement Turhan) ;
à İzmir-Alsancak à la librairie Yakın Kitabevi.

bizimavrupa@gmail.com